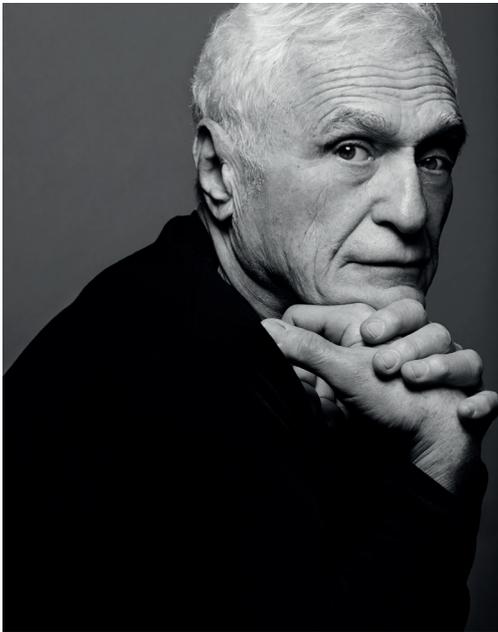


BEAUX-ARTS DE PARIS

Communiqué de presse

JOHN GIORNO MÉMOIRES



Portrait de John Giorno © Maru Teppei

Parution octobre 2022
Beaux-Arts de Paris Éditions

Les mémoires de l'artiste américain, figure majeure de la poésie sonore.

Mémoires de John Giorno (1936 - 2019), publié par Beaux-Arts de Paris Éditions, est une plongée dans le monde de l'art et de la poésie, racontée par l'une des personnalités influentes de la scène artistique américaine.

Tenu comme un journal pendant 25 ans et achevé peu de temps avant sa mort en 2019, *Mémoires* retrace la vie et l'œuvre d'un pionnier de la culture : « un homme ouvertement gay en un temps où de nombreux artistes n'osaient se déclarer tels, un bouddhiste convaincu auquel sa foi sert de gouvernail ».

Témoignage écrit et précieux d'une grande liberté de ton, les mémoires de John Giorno sont nourries de ses échanges et de son intimité avec Andy Warhol, Robert Rauschenberg, Jasper Johns ou Ugo Rondinone mais aussi Allen Ginsberg, Brion Gysin ou William Burroughs.

On y croise également Louise Bourgeois, John Cage, Salvador Dali et Gala, Marcel Duchamp, ou encore Keith Haring ou Patti Smith.

Publié en 2020 et best-seller aux États-Unis, *Mémoires* est traduit de l'américain par Denyse Beaulieu et richement illustré.

Jean-Jacques Lebel, artiste et spécialiste de la poésie sonore signe la préface et témoigne : « Son itinéraire, parfois désespérément douloureux, parfois d'une désopilante allégresse, de poète / performer / plasticien gay et de bouddhiste pratiquant, fut tout sauf voilé et honteux. Il y avait chez lui, une sorte d'invincible jubilation ; même dans la souffrance ou la défaite, une adéquation au karma, résultant d'une grandiose spiritualité assumée ».

À l'occasion de la publication, une lecture sera organisée à la Maison de la Poésie le vendredi 21 octobre à 19h, en présence de Ugo Rondinone et Jean-Jacques Lebel.



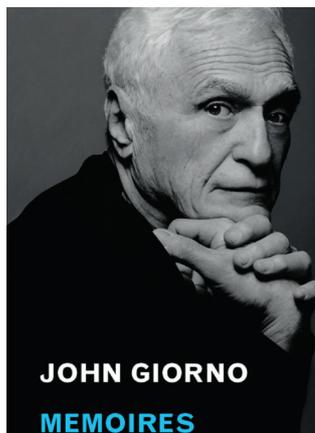
CONTACTS PRESSE

Claudine Colin Communication
Pénélope Ponchelet
penelope@claudinecolin.com
01 42 72 60 01
06 74 74 47 01

Beaux-Arts de Paris
Megane Hayworth
megane.hayworth@beauxartsparis.fr
01 47 03 54 28
06 10 12 66 49

JOHN GIORNO

MÉMOIRES



Collection Écrits d'artistes

Préface par Jean-Jacques Lebel

Traduction par Denyse Beaulieu

Format 140 x 205 mm

350 pages

Reliure Broché

Prix 25 €

Parution octobre 2022

Beaux-Arts de Paris Éditions

EXTRAITS

ANDY WARHOL et JOHN GIORNO

« À l'époque, la vieille garde des expressionnistes abstraits était d'une homophobie notoire. Elle l'était encore. Seuls des hétéros comme eux pouvaient être de grands peintres. Les *queers*, comme les amis de leurs épouses filles à pédés, ne pouvaient aspirer à ce rang. Des artistes gays comme Rauschenberg et Johns avaient hérité de cette aversion et l'avaient intériorisée. Ils ne parlaient pas de leur sexualité, et bannissaient toute imagerie homosexuelle de leur œuvre. Andy, au contraire, était un homme gay, indéniablement folle, dont l'œuvre était ouvertement homoérotique. Dans les années 1950, c'était audacieux et héroïque. Andy réalisait des dessins qu'il ne montrait qu'en privé – un pied masculin et la tête d'un homme en train de le lécher, et une queue en érection à moitié sortie d'un jean. Et les œuvres qu'il montrait en public étaient pleines de sous-entendus – des portraits de drag queens, des dessins fétichistes et sexy de pieds d'hommes.

Puis, en 1958, alors qu'il devait intégrer la Tanager Gallery, une coopérative d'artistes, sa candidature fut rejetée, parce qu'il était trop efféminé. Andy comprit le message et réalisa que pour un artiste, l'homosexualité signifiait l'échec assuré. La sous-culture gay était un cul-de-sac ; Andy aspirait à faire partie de la culture populaire. Pour accéder au grand public, il évacua de son œuvre tout contenu gay. Dans ses tableaux les plus célèbres, l'homoérotisme serait désormais détourné et caché. »

ELVIS PRESLEY / ANDY WARHOL

« Il sérigraphiait les *Silver Elvis*.

Nous montâmes. Une immense toile s'étalait par terre, avec huit Elvis Presley grandeur nature, un pistolet à la main, avec son holster, un couteau à la ceinture. Andy avait peint le fond argenté la veille, et sérigraphié les images d'Elvis en noir ce jour-là. Ils étaient magnifiques, scintillants comme des diamants sur le sol en ciment. Le choc. Pour la première fois, je voyais quelque chose de réellement génial, de complètement inédit. Cela allait bien au-delà d'une simple compréhension intellectuelle. Sous la lumière des ampoules suspendues au plafond noir, nous fîmes en riant le tour de l'immense toile. Les Elvis noir et argent étincelants dansaient par terre à nos pieds. Nous tournions autour, Andy derrière moi, et je dansais d'un pied sur l'autre en poussant des cris de joie. Ce tableau était de l'ordre de l'indicible.

– C'est une révélation !

Il fallait que je dise quelque chose.

– Je sais, ils sont si beaux !

Andy était radieux.

– Le pistolet à la main, et son holster sur sa jambe ressemble à une queue dans son pantalon, dis-je. C'est si sexy!

– Je sais, dit Andy. Je suis vraiment heureux du résultat.

– Elvis qui dégaine, dis-je. Ça irradie le sexe. Ce que tu as accompli est extraordinaire : un tableau bandant.»

ANDY WARHOL et JOHN GIORNO - *SLEEP* (tournage juillet, août, octobre 1963)

« Il avait pris des amphétamines et m'avait regardé dormir pendant huit heures. Ce fut cette nuit-là qu'Andy eut l'idée de son film *Sleep*. »

RENCONTRES : POP ARTISTS ET CIE

« Il y avait environ quatre-vingts personnes. Andy, Patty et Claes Oldenburg, Roy Lichtenstein, Jim Rosenquist, Jasper Johns et Bob Rauschenberg, qui s'étaient séparés trois ans auparavant (Jasper partit juste avant que Bob n'arrive avec son copain, Steve Paxton, qui était la raison de leur rupture), Yvonne Rainer et Robert Morris, Frank Stella et Barbara Rose, Merce Cunningham et John Cage, Larry Poons, George Segal, Al Held, Larry Rivers, John Ashbery, Kenneth Koch, Frank O'Hara (qui arriva avec son entourage), Alex Katz, Trisha Brown, Jill Johnston, et Carolee Schneemann, entre autres – bref, tout le monde de l'art. Dans ce groupe de jeune peintres, sculpteurs, danseurs, musiciens et poètes, personne n'était encore vraiment célèbre. John Cage était un peu plus âgé, et certains étaient plus réputés. Il y avait des artistes qui vivaient et travaillaient dans des lofts du Village et *downtown*, où ils avaient gravité, guidés par l'intuition qu'ils y trouveraient des gens qui pensaient comme eux. Ils débutaient leurs carrières, organisaient leurs premières expositions; chacun assistait aux vernissages et aux anniversaires des autres parce qu'il aimait leur travail. Je ne me rendais pas compte qu'il s'agissait là des plus grands artistes de la seconde moitié du vingtième siècle. C'est par hasard que je les ai rencontrés et fréquentés. »

POÉSIE *DIAL-A-POEM*

« J'avais conçu l'idée de *Dial-a-Poem* en mai pendant que je parlais au téléphone. J'avais entendu mon interlocuteur avec une grande netteté, et je m'étais dit que la voix était le poète, les paroles, le poème, et le téléphone, la salle. Jusque-là, le téléphone servait à ce que deux personnes se contactent – « je t'appelle, tu m'appelles ». Désormais, imaginais-je, il pouvait devenir un *mass media* : un numéro de téléphone que tout le monde pouvait appeler, pour écouter un poème enregistré. L'idée s'inspirait des répondeurs téléphoniques et d'une technologie qui en était alors à ses débuts, permettant à un même numéro de recevoir plusieurs appels simultanément. Mais ce n'était pas tout. J'imaginai non pas un seul poème enregistré, mais plusieurs, que ceux qui appelaient entendraient de façon aléatoire. Il me fut facile de trouver un mécène pour ce projet. L'Architectural League of New York (ALNY) soutenait et présentait des événements et des installations de pointe, et j'avais déjà travaillé avec eux. Et je ne rencontrerais aucune difficulté pour trouver des talents. Il fallait que j'aime vraiment chaque poème et chaque poète pour les inclure. Le succès de l'entreprise, je le savais, dépendrait de la qualité des poèmes, de la sagesse qu'ils offriraient aux auditeurs. Pour commencer, je choisis des enregistrements de William, Allen et Brion, ainsi que mes propres compositions sonores. Avec un nouveau magnétophone Sony, j'invitai le reste du groupe inaugural à enregistrer dans mon loft du 222 Bowery : John Cage, Jim Carroll, Aram Saroyan, Bernadette Mayer, Anne Waldman, Ted Berrigan, Ron Padgett, David Henderson, et John Ashbery. »

AFTER

« Selon Ugo, j'ai eu une influence majeure sur sa génération d'artistes – Rirkrit Tiravanija, Michael Stipe, Ann Collier, Angela Bullock, Verne Dawson, Elisabeth Peyton, et d'autres avec lesquels j'ai collaboré –, comme je l'ai eue sur les artistes des années soixante. Pendant des années, Ugo a réfléchi à la façon de présenter un poète et ses archives sous forme d'exposition dans un musée. Il a fini par trouver ce qui deviendrait « Ugo Rondinone : I love John Giorno » au Palais de Tokyo à Paris en 2015. Deux ans plus tard, pour mes quatre-vingts ans, l'expo a été montrée dans des galeries sans but lucratif à New York, avec des affiches pour l'annoncer partout dans la ville. »

UGO RONDINONE

« Le fait que deux hommes puissent se marier me déroutait toujours. Lorsque j'étais adolescent dans les années cinquante, les relations sexuelles entre deux hommes constituaient un crime, et leur mariage un fantasme, pas une aspiration. Quand Ugo et moi nous sommes mariés, les gays le faisaient depuis des années, et c'était devenu assez banal : pour moi, c'était encore miraculeux. Nous nous sommes donné rendez-vous au secrétariat municipal avec nos amis Laura Hoptman et Verne Dawson, qui seraient nos témoins. Nous étions heureux dans ce bureau des mariages Art déco. « Quelque chose d'ancien, quelque chose de neuf », dis-je. « Quelque chose de prêté, quelque chose de bleu. » J'avais deux épingles à cravate en or avec des perles d'Orient de la fin du dix-neuvième siècle, que ma mère avait achetées chez un antiquaire à Southampton dans les années cinquante. J'en portais une, une épingle Tiffany, au revers de ma veste, et j'avais épinglé l'autre au revers de la veste d'Ugo, une patte de dragon en or tenant une perle : l'objet prêté. Après avoir attendu un bon moment, la cérémonie du mariage n'a duré qu'une minute. Nous l'avons fêté par un splendide déjeuner à l'Odéon en buvant beaucoup de champagne. Au fil des semaines et des mois, Ugo et moi ressentions une chaleur croissante, une joie subtile, une euphorie à l'idée d'être mariés. Cela avait changé nos esprits d'une façon puissante, non-verbale, positive. »